

LE DESIR

1. Penser le Désir en ses Raisons.

Confronté à l'extraordinaire paradoxalité de sa phénoménologie, la Pensée humaine s'interroge depuis toujours sur la nature et le rôle que le Désir joue à la fois dans le microcosme notre vie psycho/physique et dans le « Tout » macrocosmique de la Création, selon l'expression de Freud en T217(E).

Nous avons évoqué cette circonstance lors de notre cours sur l'Inconscient (§4 *La Métapsychologie*), et notamment à propos de l'envergure métaphysique qui caractérise la réflexion freudienne sur les forces agissant dans notre monde intérieur, ou mieux : dans l'intériorité « animique » du monde qui nous entoure et nous habite.

« On notera que c'est simplement le programme du Principe de Plaisir qui pose la finalité de la vie. Ce principe domine le fonctionnement de l'appareil animique dès le début. De sa fonction au service d'une finalité on ne saurait douter... » [Freud T217(E) CDP, 440]

A la suite de Freud, et comme premier acquis d'une phénoménologie du désir qui se devra d'être complète, nous commençons par « noter simplement » que le Désir a sa Raison, laquelle coïncide avec l'indéniable évidence de sa finalité « épicurienne » : **le Désir veut le Plaisir, car il en ressent le Manque.**

Voyons donc premièrement dans quelle mesure le Désir sait rester fidèle à sa Raison.

1.1 Le Côté Clair

Lorsque nous « désirons » quelque chose – comme de l'eau lorsque nous avons soif, ou une personne qui nous attire sexuellement – nous voulons sans doute l'assimiler, l'englober dans nous-mêmes, en *fusionnant* pour ainsi dire notre être au sien [T221, CDP 93], en vue de nous en « remplir ». Nous voulons l'engloutir, l'avalier sans plus et à grands coups, car nous faisons l'expérience primordiale d'un *manque*, d'un *vide* qu'il faut combler [Platon T222 CDP, 94 ; Leibniz T230 CDP, 248 ; Schopenhauer T234 CDP 354 ; Sartre T238 CDP, 532]. L'image de ce remplissage appelle d'autre part, et immédiatement le *plaisir* que cette action *sans aucun doute* portera en soi. Une certitude tellement absolue, celle du double renvoi Désir ↔ Plaisir [Epicure T227 ; Leibniz T230 CDP, 248 ; Freud T217 CDP, 240] que non seulement le mot « désirable » est pour nos oreilles un synonyme évident de « agréable », mais que très souvent nous désirons le *désir* même, en cherchant des situations qui nous exposent sciemment à l'éclat de nos envies : au cinéma, à la télé, dans les rues de notre société de « consommation ».

Mais qu'est ce que c'est, au juste, qu'une « société de consommation » ? C'est une société entièrement fondée sur la logique – ou mieux, sur la *dialectique*, et finalement sur la vraie la *tragédie* – du Désir, en ce qu'il est l'expression éminente de ce que Pascal et Sartre appelleraient le « Néant de notre Etre » [Pascal T220 CDP, 213 ; T238 Sartre CDP, 532].

Cette « logique » veut en effet que la « consommation » de son objet définisse l'essence même du rapport « intentionnel » [Husserl T115] **du désir à la chose désirée** (tout désir étant un état du sujet conscient [Spinoza T229 CDP 226] est *désir-de*)... car à la différence par exemple de la Pensée, ou de la Volonté, ou de l'Amour, le Désir exige que notre « assimilation » de l'objet désiré coïncide avec son anéantissement. Nous avalons l'eau désirée pour qu'elle *disparaisse* dans nous-mêmes en *remplissant* de la sorte notre vide (tandis que la pensée, ou l'amour de cette même eau laissent bien intact leur objet).

Où donc le paradoxe, et la tragédie ? Et pourquoi notre société en fait la formule même de sa subsistance ?

1.2 Le Côté Obscur (la Société de Consommation)

Le paradoxe est dans le côté *obscur* de cette envie d'anéantissement à la fois prometteuse et en elle-même déjà porteuse de *plaisir* (d'où le plaisir du « shopping » en tant que tel, et de l'auto-soumission de la part du « consommateur » enthousiaste à un déluge d'images « désirables »). Voilà donc ce Côté Obscur.

(1) Le *plaisir* intrinsèque au simple fait de désirer est en même temps la *souffrance* d'un manque.

(2) Par conséquent, le désir ne veut pas qu'anéantir son objet, mais il veut toujours en même temps s'« assouvir », c'est-à-dire s'*auto-anéantir*. Avoir « soif » signifie en même temps vouloir [l'anéantissement] de l'eau et *ne pas* avoir soif.

Le sujet désirant veut donc toujours en même temps se remplir de la chose désirée et se vider de son désir, mais comme il désire *désirer* (car il le trouve « désirable ») il veut à la fois *se remplir* et *se vider* de son désir ; de même, il veut toujours en même temps le *plaisir* et la *souffrance* que le fait de désirer porte en soi.

Or, cette envie que le désir *est* de se remplir de son vide – et donc de se vider de soi-même – se présente sous le double aspect (A) du tourment incessant d'une oscillation apparemment immaîtrisable entre *souffrance* (lorsque nous désirons un objet) et *ennui* (lorsque, une fois l'objet assimilé, nous ne [le] désirons plus, en ressentant par là même un déchirant désir de *désirer* à nouveau [Schopenhauer T234 CDP 354]) ; (B) de la spirale infernale d'une accélération sur soi-même, elle aussi invariablement inscrite dans la phénoménologie fondamentale de cette entité mystérieuse : nous « en voulons toujours plus ». Pourquoi d'ailleurs ? Pourquoi ce caractère *accélérateur* ? Car (C) à la différence du Besoin, le Désir n'est pas qu'essentiellement *subjectif* car « intentionnel » (présupposant une Conscience désirante) : il est aussi parfaitement arbitraire et gratuit en son point de départ et en ses raisons, aussi bien qu'il est structurellement incapable de bien déterminer son objet et d'y rester fidèle (la *fidélité* n'ayant rien d'« érotique » : Platon T221 CDP, 93).

Un besoin est en effet un état objectif d'une entité donnée, qui détermine son objet de façon univoque et positive : mon corps peut bien avoir *besoin* de nourriture sans que je ne ressente aucun *désir* de manger (an-*orexie*= absence de désir) ; ou au contraire il peut avoir besoin que je ne mange pas telle ou telle chose, tandis que je désire la faire (gourmandise). Notre être produit donc dirait-on du *néant* ses désirs : de façon totalement spontanée, arbitraire et incessante : ce qui se reflète évidemment dans la gratuité des choses désirées (boissons pas faites d'eau et en l'occurrence malsaines, inspirations pas faites d'air, et encore plus malsaines...).

Or il suffit de jeter un regard « galiléen » sur cette circonstance pour comprendre pourquoi nous « en voulons toujours plus » : si la force du désir tend dès le départ à *plus* ce dont nous avons objectivement et naturellement besoin, et qu'elle est constamment à l'œuvre... cela donne comme résultat une accélération dépourvue de toute limite, car d'autre part aucun résultat *déterminé* ne peut la convaincre à se « satisfaire ».

UNE PROMENADE DANS LES BOULEVARDS DU DESIR – La voilà donc notre promenade dans les boulevards commerciaux de notre société de « consommateurs ». *Enmuyés* (Schopenhauer) *inquiets* (Leibniz), « incapables de demeurer en repos dans une chambre » (Pascal T240 CDP T5 214) nous sortons enfin irrésistiblement et *accélérativement* poussés par l'agréable souffrance de notre [manque de] désir. Nous désirons *assouvir* ce désir de désirer... *n'importe quoi*. Nous sortons ; notre but assouvissant se chargera maintenant de faire *éclater* nos désirs, de les multiplier grâce à l'anéantissement successif et multiplicateur de leurs objets arbitraires et changeants... en manque de nouveautés, de nouveau désirs, de nouveaux objets à anéantir, de nouvelles envies à assouvir pour les faire tout de suite ré-exploser grâce à notre imagination dépourvue en elle-même de toute capacité de déterminer et de clairement identifier ses objets...



« Je m'ennuie là dans ce Silence. Je me gratte la barbe au milieu de son Vide.

Ah... j'avais oublié que j'ai besoin d'affûter la lame de mon beau rasoir, qui m'a été donné par mon grand-père lors de mes 18 ans... Je sors chercher l'affûteur, car je n'ai pas envie de le faire moi-même... Mais tiens... cette étincelante vitrine me montre qu'une lame *nouvelle* est bien ce qu'il *me faut*. Je jeterai la vieille (je me rends compte que c'est plus logique de faire cela) et je pourrai de la sorte me raser dans le plus grand confort. Oh regarde, ce marchand me conseille plutôt un kit de lames à ne jamais plus affûter... Très efficace et rationnel ! Je pourrai enfin me défaire de mon affûtoir pourri et de la nécessité de sortir de ma chambre si confortable !... Mais que-vois-je ? Un tout petit rasoir si différent du mien : pas pliable, et avec une tête si facile à dévisser ! *Je l'achète* ! Avec une boîte de lames offertes en cadeau ! Je vais enfin me défaire de mon beau rasoir, quand même si vieux ! Ah le progrès ! ... Quoi ? Un rasoir dont l'on ne peut pas changer la lame ? Et on fait comment, quand on ne peut plus l'utiliser ?... On le *jette* ?! On *jette* le rasoir en entier, avec toute la lame ?!!! « Les » lames ? Comment « les » ? Deux lames, un seul rasoir... le tout à jeter ? Oh très confortable et efficace, donc rationnel... Et si peu cher ! *Je l'achète* ! ... Mais voici : un autre rasoir à *jeter*... à trois... à quatre lames ! Et avec le gel à raser *incorporé* ? Le tout, à jeter une fois utilisé (ô pardon... « consommé » ?) *Je l'achète* !!! – Je rentre chez moi avec cette merveille technologique dans ma poche, en passant de vitrine en vitrine, de *pub* en *pub*. Et là c'est la tête de Brad Pitt avec sa belle barbe « inévitable » à contempler... J'en suis foudroyé. Il me faut en même temps mon Chanel Num. 5, même si c'est un parfum pour *femme*... et cette belle tondeuse électrique « Pour nous les hommes ! »...pour entretenir ma belle barbe si séduisante. *Je m'en achète une* ! La tondeuse pour l'Homme, le rasoir et ce parfum pour la Femme dans ma poche... je rentre à la maison. Mais voici... Al Pacino m'hypnotise en chemin avec sa barbe de clochard tellement cool ! Je regarde ma tête réfléchie dans cette même vitrine, je m'auto-sédus presque... Je rentre enfin chez moi...

Je fais quoi maintenant... dans le vide de cette chambre empiffrée d'ennui ?... »



1.3 La dé-Raison du Désir.

DU «TOMBEAU» DES DANAÏDES... – Une image célèbre entre toutes de cette « spirale infernale » du Désir en sa capacité de se faire « persuader » (*peithò*) par les ombres qui peuplent la Caverne de la Cité, est celle du « tonneau des Danaïdes » que nous offre Platon dans le *Gorgias* (T206) comme réponse à la proposition que l'homme-désir Calliclès nous fait d'introniser sa voix au sommet d'une Ethique Générale de l'Intempérance. Notre âme désirante, riposte Socrate, n'est en réalité autre qu'un tonneau (*pythòs*) percé, destiné à se vider toujours plus violemment au fur et à mesure qu'il se remplit. Et la « vitalité » de notre corps – un prisonnier absurdement auto-enchaîné au cachot de ses convoitises (T201) – ne serait en réalité que le fait d'une mort, d'un ensevelissement de notre esprit dans le tombeau de notre chair :

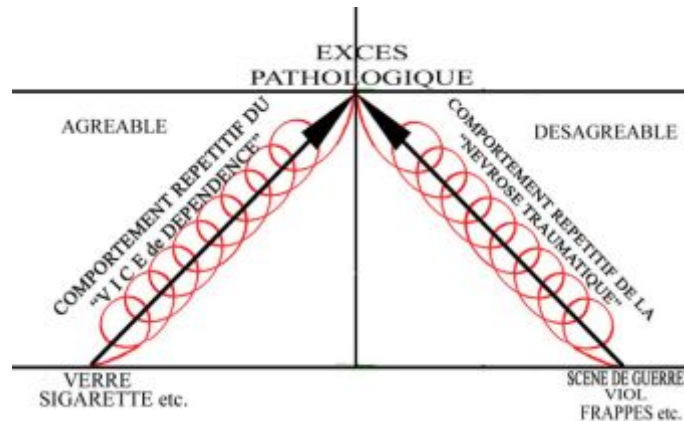
T201 « C'est une vie que celle dont tu parles ? En vérité, je ne serais pas surpris que ce que dit Euripide fût vrai : « *Qui sait si la vie n'est pas pour nous une mort, et la mort une vie ?* » Peut-être mourons-nous [493a] réellement nous autres, comme je l'ai oui dire à un sage »

Cette idée que la violence du Désir serait finalement non pas l'expression mouvante de la Vie mais bien au contraire la voix spectrale de la Mort – et que par conséquent il faut « mourir au désir » pour espérer un peu de bonheur (cf. Schopenhauer contre le « vouloir vivre » T235 CDP 357) – parcourt en effet toutes les traditions de sagesse de la planète en s'enracinant dans une seule et même intuition : **c'est lui en premier – le Désir soi disant de « plaisir » – qui ne veut en effet que sa propre mort.**

... **A LA PULSION DE MORT** – Cette circonstance, qui en soi peut paraître abstraite, a été distinctement ciblée et mise en évidence lorsque l'attention des penseurs s'est concentrée sur une phénoménologie qui est de loin la plus énigmatique et paradoxale qui soit : celle, déjà évoquée, qui a conduit Freud à parler de Pulsion de Mort, et qui avait été mise en lumière premièrement par Platon lorsqu'il était question (dans le livre IV de la République) de mettre en place une première « topique » de l'Âme.

C'est en effet l'indéniable existence chez nous d'un désir positivement dirigé vers l'Horreur et la Mort (le « Syndrome de Léonce » en T207), c'est-à-dire vers quelque chose qui n'a rien à faire avec le plaisir, qu'avait conduit Platon à voir dans l'*épythumia* le témoignage d'une région de notre âme (l'élément « concupiscible ») *définitivement* « ténébreux », et que l'on ne saurait reconduire ni à son instance *rationnelle* ni à son instance *volontaire* (l'élément « irascible »). – La même démarche est suivie par l'analyse freudienne de la « névrose traumatique » - le désir de se torturer avec des images horribles - qui conduit Freud à dépasser le simple « Principe de Plaisir » (T219) pour voir dans le Désir une puissance *cosmique* bien plus ténébreuse et *en soi* inexplicable, de ce que l'on n'aurait imaginé : **« Il est enfin permis de penser que nous sommes ici sur la trace d'une propriété générale, peut-être même de la vie organique dans son ensemble »**

Bref, ce « Léonce fils d'Aglaiôn » dont parle Platon, est poussé par le désir violent de se rassasier de la vue d'un amas de cadavres en putréfaction d'hommes torturés à cause de la guerre en cours (la Guerre fratricide du Péloponnèse entre les coalitions spartiate et athénienne)... et il cède enfin, bien en colère, à l'absurde violence de son **désir de...déplaisir**. Cette même absurdité frappe l'attention de **Freud** à l'occasion d'une autre guerre horrible et fratricide : la Première Guerre Mondiale. Même une fois rentrés à la maison, et tout en ayant la vie sauve, et en l'occurrence une famille dont avoir soin, une profession à faire évoluer dans la paix et la prospérité... les soldats survécus n'arrêtaient pas – tels une entière armée de « Léonce » – de revenir et revenir et revenir sur les horreurs qu'ils avaient vécu.



Ce phénomène démentit de façon flagrante toute « épicurisme »¹ naïf, c'est-à-dire sur toute vision de la vie et de l'âme humaine qui veuille s'enraciner sur une « rationalité » du Désir qui, malgré son évidence *de surface* (son côté « clair ») n'en pas une. Cette *apparente* rationalité du Désir est en effet bien représentée par le « Principe de Plaisir », qui pourrait s'exprimer ainsi : « tout être humain se dirige naturellement – et donc incontournable – vers la satisfaction de ses désirs, car ce qui est *désirable* est *agréable*, et que la satisfaction du désir coïncide avec l'état de plaisir ».

Le « syndrome de Léonce » toutefois – ou, selon Freud, la « névrose traumatique » falsifie de manière éclatante cette idée, en nous obligeant, comme Freud le dit, à aller « au-delà du Principe de Plaisir »... *mais vers où ?*

D'un côté – le côté spéculatif (§2) – vers une explication *effectivement rationnelle* de son apparente absurdité.

De l'autre – le côté éthique (§3) – vers une maîtrise *effectivement rationnelle* de son apparente folie.

¹ Le phénomène d'un *positif* désir de déplaisir invalide la possibilité même d'une « théorie non erronée des désirs » (Epicure T227A CDP 128) qui nous permette de les classer sur la base du plaisir qu'ils nous apportent. Comment convaincre avec un argument fondé sur le *plaisir* une âme – soit-elle celle de Léonce à la suite de la Guerre du Péloponnèse ou celle des traumatisés de guerre pris en compte par Sigmund Freud deux millénaire après – qui de sa part désire violemment se torturer avec des souvenir qui n'ont jamais eu **rien** d'agréable ?

